

[Text]

have shown that we know how to solve at least some of our own problems, then, and only then, will we have earned enough credibility to justify returning to the public with a demand for more money.

In *The Great Brain Robbery* we wrote about the tenure system, faculty unionization, student representation on university governing bodies, and a whole host of other problem areas. All of these problems have been characterized by a misallocation of resources and energy. Today, however, we would like to concentrate our attention on one which we consider very important, if not the most important—the undergraduate curriculum. For, before we can ask whether the expenditure of our tax money is buying research that is sufficient in either quantity or quality, we should ask how we go about laying the foundations of research: whether, in fact, we train our students in a systematic way to cope with the core of basic knowledge that forms the foundation of our civilized society. We refer to what was once the “liberal arts” core of every university education, but which, in Canada, has become as dead as the dodo bird. We choose to discuss this aspect here because we believe that a university is its curriculum—its calendar—and that if that calendar has no direction, no form and no directed purpose other than to allow students to gather credits, or to enable departments and faculties to win the largest number of students, then the university itself is without shape or form.

Professor D.J. Bercuson, Department of History, University of Calgary: I will continue Mr. Chairman. Until the 1960s, university education began with a core curriculum. Every student studying at a university was forced to fulfil certain course requirements designed to ensure that he or she received a well rounded education, that he or she was more than basically literate—the high schools were supposed to have taken care of basic literacy—and that he or she had been introduced to the subjects which formed the basis of higher knowledge. Such curricula varied from institution to institution, but usually included English literature, a language, courses in the social sciences or, less often, a math or science course for those concentrating in a humanities subject. It was accepted at that time that a basic education in the liberal arts was essential, whatever specialty a student would embark upon in later life. It did not always work to perfection, but the occasional inadequacy of practice should not blind us to the real achievements.

Biology Professor David Suzuki, who was educated at an American liberal arts college, reminded us recently that he did not find it necessary to subject himself to a premature concentration in science back in the 1950s; indeed he was not allowed

[Traduction]

universitaires, tant les professeurs que les administrateurs, devaient d'abord se pencher eux-mêmes sur ces problèmes; et ce n'est qu'une fois que les intervenants de milieux universitaires auraient réussi à démontrer qu'ils sont en mesure de les solutionner, du moins en partie, qu'on leur ferait confiance et qu'on les justifierait de demander d'autres subventions.

Dans *The Great Brain Robbery*, nous avons abordé la question de l'attribution des postes, de la syndicalisation des professeurs, de la représentation des étudiants aux conseils d'administration des universités et une foule d'autres problèmes. Dans tous les cas, nous avons constaté une mauvaise allocation des ressources et des énergies. Aujourd'hui, nous aimerions tout particulièrement insister sur une question que nous considérons très importante, sinon la plus importante: celle des programmes d'études de premier cycle. Car avant de nous demander si une juste part des deniers publics est consacrée au financement des travaux de recherches et si ceux-ci sont d'une qualité suffisante, nous devrions peut-être nous interroger sur la manière dont il faudrait établir les bases de la recherche: plus précisément, si nous devrions donner à nos étudiants une formation systématique leur permettant d'acquérir les connaissances fondamentales sur lesquelles se sont bâties nos sociétés civilisées. Nous aimerions que l'on revienne à ce qu'on appelait autrefois les «arts libéraux», qui étaient alors les matières de base de toute formation universitaire, mais qui, au Canada, ont perdu toutes leurs lettres de noblesse. Si nous avons décidé d'aborder cet aspect ici, c'est que nous croyons que la valeur d'une université réside dans la valeur de son programme, ou de son calendrier, et si celui-ci n'a aucune orientation, aucune structure et aucun objectif précis si ce n'est celui de permettre aux étudiants d'accumuler des crédits, ou de permettre aux départements et aux facultés d'avoir la faveur du plus grand nombre d'étudiants inscrits, c'est l'université elle-même qui manquera d'organisation ou de structure.

M. D. J. Bercuson, département d'histoire, Université de Calgary: Je vais poursuivre, monsieur le président. Jusqu'en 1960, la formation universitaire commençait par un tronc commun de cours de base. Tous les étudiants inscrits à l'université devaient d'abord avoir réussi certains cours obligatoires. L'université voulait par là s'assurer qu'au sortir de leurs études, les étudiants auraient reçu une formation complète, qui ne se limite pas au seul apprentissage de la lecture et de l'écriture (Les écoles secondaires seraient censées s'en être chargées.), et qu'ils ont été initiés aux éléments du haut savoir. Ce programme variait d'une institution à l'autre, mais il comportait habituellement des matières comme la littérature anglaise, une langue étrangère, les sciences sociales ou, moins souvent toutefois, les mathématiques ou une discipline scientifique, pour les étudiants qui avaient choisi les sciences humaines. A cette époque, il était convenu que les arts libéraux sont essentiels dans une formation de base, quelle que soit la spécialité pour laquelle l'étudiant optera plus tard dans la vie. On n'atteignait pas toujours la perfection, et s'il y avait à l'occasion des résultats médiocres, il y avait plus souvent des succès réels.

Le professeur de biologie David Suzuki, qui a fait ses études dans un collège américain qui dispensait les arts libéraux, nous rappelait récemment que dans les années 50, il n'avait pas jugé utile d'opter prématurément pour les sciences; en réalité, on ne